

Bruno Halioua

Les 948 jours
du ghetto
de Varsovie



LIANA LEVI



La légendaire histoire du ghetto de Varsovie commence le 12 octobre 1940, jour de Kippour, lorsque les autorités nazies donnent l'ordre de transférer dans un périmètre clôturé tous les Juifs de la ville. Elle se terminera très exactement 948 jours plus tard avec l'extermination des derniers résistants et le dynamitage de la grande synagogue Tlomackie. C'est la fin de la plus importante communauté juive d'Europe ; la seule qui ait opposé une résistance armée à l'extermination. En s'appuyant sur les nombreux témoignages écrits pendant et après la période concernée, Bruno Halioua relate le quotidien de plus de 380 000 personnes : la multiplication des mesures antijuives, les stratagèmes pour manger, travailler, prier malgré l'enfer, le courage nécessaire pour résister à la machine de mort mise en place par le Troisième Reich. Ce livre de synthèse, précis et édifiant, est indispensable à tous ceux qui souhaitent mieux comprendre cet événement majeur du XX^e siècle.

BRUNO HALIOUA est médecin, chargé de cours d'histoire de la médecine à l'université Paris-Sorbonne. Il est l'auteur, notamment, de *Blouses blanches, étoiles jaunes* (2000), *La Médecine au temps des pharaons* (2002) et *La Médecine au temps des Hébreux* (2008). Il est activement impliqué dans les commémorations organisées à Paris à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie.

Bruno Halioua

Les 948 jours du ghetto
de Varsovie



Liana Levi

À Corinne,
À mon fils Dan qui m'a donné l'idée d'écrire ce livre après une visite de la
Maison des Combattants des Ghettos du Kiboutz Beith Lohamei HaGeta'ot
en Israël,
À mes filles, Salomé, Bethsabée et Naomie,
À la mémoire de tous ceux qui ont été exterminés pendant la Shoah.

« Le passé comme les morts a besoin de nous ; il n'existe que dans la mesure où nous le commémorons. Si nous commençons à oublier les combattants du ghetto, ils seraient anéantis une deuxième fois. Nous parlerons de ces morts afin qu'ils ne soient pas anéantis ; nous penserons à ces morts de peur qu'ils ne retombent, comme disent les chrétiens, dans le lac obscur, de peur qu'ils ne soient à jamais engloutis dans les ténèbres. »

Vladimir Jankélévitch, allocution prononcée en avril 1969 au Mémorial du martyr juif inconnu à l'occasion de la Journée nationale de la Déportation et de la révolte du ghetto de Varsovie, in L'Imprescriptible, Paris, Seuil, 1986, p. 79.

« Si nos meurtriers sont victorieux, si ce sont eux qui doivent écrire l'histoire de cette guerre, notre destruction sera présentée comme une des plus belles pages de l'histoire du monde [...]. En revanche, si c'est nous qui écrivons l'histoire de cette période de sang et de larmes – et j'ai la ferme conviction que nous le ferons –, qui nous croira ? Personne ne voudra nous croire parce que notre catastrophe est la catastrophe de tout le monde civilisé. »

Isaac Schiper (1884-1943), in Samuel D. Kassow, Les Archives secrètes du ghetto de Varsovie, Paris, Grasset, 2011, p. 307.

L'enfant à la casquette

Qui ne connaît pas la photo du petit garçon à la casquette, prise par un SS en 1943 lors des opérations de destruction du ghetto de Varsovie ? Sur ce cliché mondialement célèbre, un enfant juif âgé d'environ 8 ans figure au premier plan, le visage apeuré. Il se tient légèrement en retrait d'une foule de femmes et d'enfants qui, comme lui, sortent d'un bâtiment les mains en l'air. Ils sont entourés par 4 soldats nazis menaçants armés de mitraillettes. Le sentiment d'effroi qui émane de ce cliché est accentué par la présence d'une femme qui se tourne en direction de 3 soldats nazis postés à la sortie de l'immeuble. Que va-t-il nous arriver ?, semble-t-elle demander.

La photographie de cet enfant en culottes courtes, affublé d'une casquette trop grande et d'un manteau qui lui arrive jusqu'aux cuisses, est devenue emblématique de l'horreur de la Shoah, de la barbarie nazie, mais aussi de la disparition de la plus grande communauté juive de Pologne et d'Europe.

L'histoire du ghetto de Varsovie commence le 12 octobre 1940, lorsque les autorités nazies donnent l'ordre d'enfermer dans un périmètre d'environ 300 hectares (8 % de la superficie de la ville, soit le tiers du bois de Vincennes) 381 000 Juifs (environ 30 % des habitants de Varsovie). Elle s'est terminée très exactement 948 jours plus tard, le 16 mai

1943, avec l'extermination des derniers résistants et le dynamitage de la grande synagogue Tlomackie, élément majeur du patrimoine de ce qui avait été la plus grande métropole juive du monde après New York. Ce jour-là, Jürgen Stroop, commandant des troupes allemandes chargées de la liquidation du ghetto de Varsovie, télégraphie avec fierté à Himmler: «*Es gibt keinen jüdischen Wohnbezirk in Warschau mehr!* (Il n'y a plus de quartier juif à Varsovie!)» Pour corroborer son exploit, il adresse un rapport de 75 pages dactylographiées, accompagné de 53 photographies. Mater l'insurrection armée qui a éclaté alors que plus de 90 % des habitants du ghetto ont déjà été déportés dans les camps d'extermination n'a pas été une mince affaire...

Leur histoire et celle de l'insurrection continuent de soulever de nombreuses questions et de susciter des débats entre historiens.

Quelle stratégie les Allemands ont-ils mise en place ?

Quelle a été la vie quotidienne dans le ghetto ?

Quels ont été les stratagèmes utilisés pour lutter contre la famine savamment organisée par les nazis ?

Quelle a été l'attitude du Judenrat vis-à-vis des autorités nazies ?

Quel a été le comportement des Polonais non juifs ?

Que savaient les habitants du ghetto des camps d'extermination ?

Les Alliés auraient-ils pu les sauver ?

Comment les autorités nazies ont-elles pu réaliser l'extermination ?

Comment a germé l'idée de résistance au sein de la jeunesse juive du ghetto ?

Comment les mouvements de résistance européens ont-ils accueilli la nouvelle du soulèvement ?

L'insurrection marque un tournant dans l'état d'esprit des Juifs de Varsovie, mais aussi de toute l'Europe occupée. Les résistants juifs comprennent que les SS ne sont pas invincibles et qu'il est possible de s'opposer à la politique d'extermination par la lutte armée. Marek Edelman, l'un des chefs de l'OJC, l'Organisation juive de combat, l'a remarquablement expliqué: «Pour la première fois, les plans allemands sont contrecarrés. Pour la première fois tombe l'auréole de l'Allemand intouchable et tout-puissant. Pour la première fois, les Juifs se convainquent que l'on peut faire quelque chose contre la volonté et la force allemandes¹. »

Nous disposons aujourd'hui de nombreux témoignages de personnes qui ont vécu dans le ghetto de Varsovie, certains écrits après la guerre, d'autres rédigés de l'intérieur. En effet, le souhait de témoigner était fortement ancré chez ses habitants, conscients du caractère exceptionnel de ce qu'ils étaient en train de traverser. La plupart de ces écrits ont disparu, mais un certain nombre d'entre eux ont été précieusement cachés, puis retrouvés après la guerre. Lorsque Chaim Kaplan, directeur d'une école hébraïque, rédigeait son journal jusqu'à la veille de son arrestation, le 4 août 1942, il se doutait du destin de ceux qui étaient déportés vers l'Est. Ses derniers mots expriment la crainte que son œuvre ne soit perdue à jamais: «Si je meurs, qu'advient-il de mon journal²? » Trois ans auparavant, le 26 octobre 1939, il avait décrit avec lucidité la menace qui pesait sur le peuple juif et exprimé la nécessité de la transmission, justifiant sa démarche de témoigner coûte que coûte: «Les individus seront détruits, mais la communauté juive survivra. C'est pourquoi chaque mot écrit est plus précieux que l'or, aussi longtemps que l'on décrit les choses comme elles sont arrivées, sans exagération ni déformation³. »

À partir d'octobre 1939, l'historien Emanuel Ringelblum monte un projet collaboratif qu'il nomme Oyneg Shabes (Oneg Shabbat en hébreu, Joie du Shabbat), car les réunions ont lieu le samedi après-midi*. Aidé par un groupe composé de personnes venant d'horizons variés – enseignants, rabbins, écrivains, artistes... –, il entreprend de collecter des documents et des témoignages sur le ghetto (documents administratifs, affiches, invitations à des concerts, coupons de lait). Ringelblum profite de son poste à la tête de l'Aleyn-hilf, une organisation d'entraide juive qui assure un soutien alimentaire et social aux populations défavorisées du ghetto, pour poursuivre sa mission. Marcel Reich-Ranicki, Juif allemand réfugié à Varsovie, le décrit comme « un organisateur silencieux et infatigable, un historien froid, un archiviste passionné, un homme étonnamment maître de lui et sûr de son but⁴ ». Ringelblum résume ainsi l'état d'esprit de ses collaborateurs : « Oyneg Shabes n'est pas un groupe de chercheurs qui rivalisent les uns avec les autres mais un groupe soudé, une fraternité où tous s'entraident. [...] Chaque membre savait que son effort et sa peine, son travail acharné et son labeur, sa constante prise de risque face aux dangers liés aux transports des matériaux d'un endroit à l'autre [...] se faisait au nom d'un idéal supérieur. [...] Oyneg Shabes était une fraternité, un ordre de frères qui écrivirent sur leur étendard : disposition au sacrifice, loyauté mutuelle et service de la société juive⁵. »

Ont-ils le pressentiment que le processus d'extermination des Juifs est en marche ? S'ils comprennent très tôt le caractère exceptionnel de ce qu'ils vivent, ils semblent également deviner qu'ils ne survivront probablement pas. Ils rassemblent donc de manière scientifique des documents

* Le nom de code « Oyneg Shabes » est utilisé afin de ne pas attirer la suspicion des délateurs.

et des témoignages avec la volonté de les transmettre aux générations futures.

Les archives réunies, qui comprennent 6 000 documents, représentant 35 369 pages, sont cachées sous les décombres de l'ancien ghetto en trois lieux distincts. Un premier ensemble d'archives, contenues dans des caisses métalliques, est placé le 3 août 1942 dans la cave du n° 68 rue Nowolipki par Yisroel Lichtensztajn avec l'assistance de Nachum Grzywacz et de David Graber. Elles sont déterrées le 18 septembre 1946. Un deuxième corpus, caché sur le site du *szop* (atelier) Holman fin février 1943, est mis au jour lors de travaux de terrassement le 12 janvier 1950. Le troisième et dernier corpus a été enterré rue Swietojska mais n'a malheureusement jamais été retrouvé malgré différentes fouilles. C'est sur ce terrain qu'a été construite dans les années 1960 l'ambassade de Chine. En 2003, une expédition d'archéologues israéliens destinée à localiser ce troisième lot de documents s'est soldée par un échec. Toutefois, il est envisagé de nouvelles recherches à l'aide d'un radar à pénétration de sol (RPS), un matériel qui a déjà permis de recueillir des objets enfouis par les déportés des camps de Treblinka et Sobibor.

Si ces diaristes ont eu le souci de livrer les faits avec autant de précision, c'est parce qu'ils redoutaient, comme Abraham Lewin, que personne ne croie à la véracité des actes inhumains commis par les nazis: «La brutalité des nazis [...] semblera tout à fait incroyable aux générations futures qui prendront nos témoignages pour le produit de notre imagination surexcitée par la misère et la colère⁶.»

D'autres récits viennent s'ajouter à ce corpus essentiel, ceux de Marek Edelman, Marcel Reich-Ranicki, Janina Bauman, Larissa Cain, Régine Frydman, Bernard Goldstein, Edward Reicher, Hillel Seidman.

En me fondant sur les témoignages écrits pendant et après la période concernée, j'ai voulu relater la vie quotidienne de ces hommes, ces femmes et ces enfants qui ont essayé vainement et obstinément de survivre pendant 948 jours à la machine de mort savamment mise en place par les autorités du Troisième Reich. Peu d'ouvrages ont étudié l'histoire du ghetto dans sa globalité. En revanche, beaucoup d'historiens se sont penchés sur son insurrection ainsi que sur ceux qui se sont soulevés. Malgré leur calvaire, ils ont donné un rare exemple de résistance et de courage.

Pour Raul Hilberg, cette première révolte urbaine contre les nazis dans l'Europe occupée a une importance majeure aux yeux de l'Histoire: «Le plus grand affrontement qui opposa les Juifs et les Allemands se produisit dans le ghetto de Varsovie. Ce combat armé ne changea rien à l'évolution du processus de destruction. Mais dans l'histoire juive, cette bataille est au sens propre une révolution, car, après deux mille ans d'une politique de soumission, la roue avait tourné et de nouveau les Juifs avaient recours à la force⁷.»

Un changement lourd de conséquences.

PREMIÈRE PARTIE

Avant le ghetto

«Hitler – que son nom même soit effacé! –, dans un de ses discours, a menacé de détruire tous les Juifs d'Europe en cas de guerre. Les Juifs savent ce qui les attend là où les armées d'Hitler entrent en conquérants, même provisoires.»

Chaim Kaplan, Chronique d'une agonie, Paris, Calmann-Lévy, 2009, p. 40.

Avant l'arrivée des Allemands

Le jeudi 31 août 1939, à 12h40, Hitler donne l'ordre d'envahir la Pologne. Le lendemain, à 4h45, l'armée allemande, forte de 57 divisions, dont 6 blindées et 4 motorisées, 1500 chars et 1930 avions, franchit la frontière polonaise. Parfaitement au courant des persécutions antisémites qui ont lieu en Allemagne depuis la prise du pouvoir par Adolf Hitler, les 3 millions de Juifs qui vivent en Pologne, et représentent 10 % de la population, sont alors plongés dans un sentiment d'angoisse et d'effroi.

Le vendredi 1^{er} septembre 1939, dans l'après-midi, des affiches placardées sur les murs de Varsovie reproduisent l'appel radiodiffusé du président de la République: « Cette nuit, notre ennemi séculaire a violé nos frontières et ouvert les hostilités contre l'État polonais. Je le constate solennellement devant Dieu et l'Histoire⁸. »

Le même jour, Chaim Kaplan fait preuve dans son journal d'une terrible clairvoyance: « Il n'y a pas de doute que le nazisme finira par être vaincu, car les nations civilisées se lèveront, en fin de compte, pour défendre la liberté que les barbares germaniques veulent arracher au monde. Cependant, je doute que nous survivions à ce carnage. Les bombes à gaz asphyxiants empoisonneront tous les êtres humains, à moins que nous ne soyons réduits à mourir de

faim, faute de vivres⁹.» Concernant l'avenir de la communauté juive polonaise, Kaplan ne nourrit aucune illusion : « Quant aux Juifs, les dangers qu'ils courent sont sept fois plus grands. Partout où Hitler pose le pied, il n'y a plus d'espoir pour le peuple juif¹⁰. »

Adolf Hitler n'a jamais caché son intention de régler définitivement ce qu'il désigne communément comme « le problème juif ». Huit mois avant le déclenchement du conflit, le 30 janvier 1939, lors de son discours devant le Reichstag à l'occasion du sixième anniversaire de la *Machtergreifung*^{*}, le Führer avait déclaré : « Dans ma vie, j'ai souvent été prophète et, la plupart du temps, on s'est moqué de moi. Au temps de ma lutte pour le pouvoir, ce sont surtout les Juifs qui ont ri de ma prophétie selon laquelle je prendrais la tête de l'État et du peuple tout entier et, entre autres, mènerais à bien la solution du problème juif [...]. Aujourd'hui, je veux être à nouveau prophète : si la finance juive internationale, en Europe et hors d'Europe, réussit une fois de plus à plonger les nations dans une guerre mondiale, le résultat n'en sera pas la bolchevisation de la terre et la victoire de la juiverie, mais bien l'anéantissement (*Vernichtung*) de la race juive en Europe¹¹. »

Varsovie, centre important du judaïsme

Adolf Hitler connaît la place de la communauté juive en Pologne. Il n'ignore pas qu'elle est, avec celles des États-Unis et de la Russie, l'un des trois foyers du judaïsme mondial. Les Juifs originaires d'Allemagne, d'Espagne ou de France s'y sont installés à partir du XIV^e siècle, encouragés par le

^{*} L'expression, qui signifie « prise du pouvoir », est utilisée pour décrire la nomination d'Adolf Hitler comme chancelier du Reich le 30 janvier 1933.

roi Casimir le Grand (1310-1370) qui cherchait à assurer la prospérité économique de son royaume. Tout au long des siècles, la communauté juive polonaise a connu une alternance entre des périodes de cohabitation et des périodes de violences antisémites marquées par des pogroms meurtriers. Par son enseignement, l'Église entretenait la haine et la jalousie d'une grande partie de la population polonaise envers les Juifs, accusés d'être responsables de la mort du Christ et de commettre des meurtres rituels d'enfants chrétiens.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, après cent vingt-trois années d'occupation*, la Pologne devient enfin un État indépendant. Sa capitale, Varsovie, accueille la plus grande collectivité juive urbaine après celle de New York. Selon le recensement de 1931, la ville compte environ 352 650 Juifs, soit près de 30 % de la population, qui est alors de 1 172 000 habitants¹². Les Juifs vivent dans l'ensemble de l'agglomération de Varsovie, mais les plus pauvres d'entre eux sont concentrés dans le quartier nord, qui deviendra par la suite le ghetto**.

La communauté polonaise présente un certain nombre de particularités linguistiques, sociologiques et culturelles. Le yiddish reste la langue utilisée par la grande majorité, en particulier dans le cadre familial. Beaucoup de personnes âgées ne parlent pas le polonais, tandis que la plupart des Juifs issus des milieux socio-économiques défavorisés s'expriment mal ou avec un fort accent facilement identifiable. Cette barrière linguistique limite considérablement les

* En 1795, le troisième partage de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'Autriche marque la disparition de l'État polonais jusqu'en 1918.

** Le mot « ghetto », d'origine incertaine, a été employé pour la première fois à Venise en 1516. Les ghettos étaient entourés de murs et de portes qui restaient fermées la nuit. Le roi Victor-Emmanuel II a aboli en 1870 le dernier ghetto de Rome, celui de Venise l'ayant été par Napoléon.

échanges, d'autant que, comme l'a expliqué l'historien Marc Bloch, « une différence de langue sous-tend un sentiment d'altérité, qui en lui-même est une source d'antagonisme¹³ ».

Seule une minorité de Juifs s'exprime dans la vie courante en polonais, en premier lieu les jeunes, qui bénéficient de l'enseignement obligatoire de la langue dans leurs établissements scolaires. Plus généralement, les Juifs assimilés (*asimilowany*) se distinguent des yiddishisants, qu'ils ont tendance à mépriser. « C'étaient deux mondes qui, sans se rencontrer, s'estimaient peu, quand ils ne se méprisaient pas. Les assimilés reprochaient aux religieux d'être rétrogrades et ces derniers faisaient grief aux assimilés de se détourner de la foi et de la tradition de leurs pères, par opportunisme¹⁴. » Pourtant, à la différence des « assimilationnistes » (*asimilator*), qui ont intégré la langue et la culture polonaises et ont rompu les liens ancestraux, les assimilés demeurent attachés à leur communauté, aux valeurs traditionnelles du judaïsme, et restent soucieux des problèmes de leur peuple*.

Cependant, la religiosité perd du terrain, concurrencée par les idéologies laïques comme le sionisme** et le bundisme, qui trouvent un écho particulier chez les jeunes. Le Bund (*Allgemeiner jüdischer arbeitbund*, Union générale des travailleurs juifs) est le principal parti socialiste juif. Le nombre de ses adhérents a augmenté considérablement au cours des dernières années de l'avant-guerre, particulièrement dans les grands centres urbains polonais.

Enfin, l'activité culturelle des Juifs en Pologne au cours de la période de l'entre-deux-guerres est riche et abondante.

* Les « convertis » (selon le terme yiddish *mekhes*) occupent une place à part.

** Il existait toutefois un mouvement sioniste religieux, Mizrahi, fondé en 1902, et un mouvement de jeunesse, Bnei-Akiva, créé en 1929.